

Marc Angenot

L'HISTOIRE DES IDÉES :
PROBLÉMATIQUES, OBJETS, CONCEPTS, MÉTHODES, ENJEUX, DÉBATS

Il y a des choses que tout le monde dit
parce qu'elles ont été dites une fois.

Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, 1721.

En songeant à ce qu'on disait dans leur village,
et qu'il y avait jusqu'aux antipodes d'autres Coulon,
d'autres Marescot, d'autres Foureau, ils sentaient
peser sur eux comme la lourdeur de toute la Terre.
Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, 1881, chap. VIII.

A bien réfléchir, ce ne sont
pas les individus qui pensent,
ce sont les sociétés : ce ne sont pas
les hommes qui inventent,
ce sont les siècles.

Louis Blanc, *Questions d'aujourd'hui et de demain*, 1873¹

CHAPITRE PREMIER

UNE DISCIPLINE ILLÉGITIME

Ce livre n'est ni un traité, ni un manuel, mais une sorte de *gros essai*, – un essai avec ce que le genre comporte de subjectif et de conjectural (et de libertés digressives), une discussion de nombreux concepts, de nombreuses théories, problématiques et démarches, la confrontation d'un large ensemble de questions (y compris des questions sans réponse), l'exposé des termes de controverses récurrentes, – le tout librement accompagné de réflexions personnelles sur une discipline sur laquelle, en français, il n'y a tout simplement à peu près rien.

J'intègre à cet essai un certain nombre d'analyses ponctuelles, les unes développées, les autres esquissées, portant sur des objets et des époques aussi variés que possible (dans les limites des questions que j'ai pu aborder au cours de mes recherches), destinées à illustrer les notions, les problèmes et les démarches et à engager ainsi la discussion sur *du concret*.

Je pars d'un constat: la quasi-absence en langue française de travaux de problématisation, de typologie, de confrontation des méthodes et des présupposés, de discussion des enjeux, de théorisation et de synthèse de la chose «Histoire des idées», – discipline dont on peut dire que, d'une certaine manière, elle n'existe pas vraiment parce que sans identification ni statut académiques en France et, quoique dans une moindre mesure, dans toute la Francophonie. L'objet que j'aborde va dès lors apparaître passablement touffu et confus, mal délimité, fait de démarches divergentes. *C'est comme ça* et c'est bien pourquoi

1. Paris, Dentu, 1873, vol. V, p. 400.

la forme « essai » s'impose à moi avec le côté zigzagant que l'on peut s'y autoriser. Dans un manuel, on simplifie, on élague, on circonscrit, on fait l'impasse sur les questions sans réponse et les perplexités. Ici, je consens à prendre à bras le corps un matériau énorme qui forme un nœud gordien de démarches contradictoires et de problèmes mal résolus. Problématiques hétérogènes, toutes surdéterminées par des visées politiques, démarches non confrontées entre elles; nul exposé de synthèse des finalités et des problèmes, nulle discussion des approches, des méthodes, nulle entente sur ce qui pourrait constituer des principes heuristiques élémentaires.² Sur la douzaine de notions-clés auxquelles nous nous heurterons et que je chercherai à mon tour à circonscire en dépit de leur *flou* inhérent – idées, idéologies, croyances, représentations, mythes, etc. – il y a, par contre, chaque fois, une bibliothèque de livres savants d'obédiences diverses qui confrontent des définitions contradictoires et finissent par opter pour l'une d'elles ou en synchrétiser plusieurs – en procurant de «bonnes raisons» pour ce faire.

Il est dès lors bien possible que je ne puisse aboutir moi-même à une solide et simple synthèse théorique et méthodologique: les problématiques, les objets et les méthodes de ce qu'on peut regrouper sous le chef «histoire des idées» sont trop dispersés. Ce sont leur diversité, leur richesse, leur intérêt pour l'histoire «tout court», c'est la vieille question, déclinée de cent façons, du *rôle des idées dans l'histoire* qui me retiennent autant que la complexité des problèmes soulevés par les uns et les autres, les perspicacités critiques – et même les apories de leurs démarches.

La discipline «histoire des idées» est d'autant plus mal identifiée et mal établie dans le monde francophone qu'elle rencontre l'hostilité de beaucoup d'historiens «ordinaires» pour lesquels ce qu'ils appellent les «idées pures» ne sont pas choses suffisamment tangibles et concrètes et qui, – ironise de son côté l'historien des idées, – ne consentent par exemple à voir le fascisme que lorsqu'il s'organise vers 1920 en *squadre*, brûle les maisons du peuple et fait régner la terreur, mais ne voient rien d'historiquement saisissable lorsqu'il n'est *encore que* des idées dans les écrits d'Enrico Corradini, de Gabriele d'Annunzio, de Giovanni Gentile, de Maurice Barrès ou de Georges Sorel.

Au point qu'on peut se demander si la chose dont je prétends parler *existe* vraiment (ce qui est un point constaté par les historiens des idées justement: ce qu'une société, par ses instances de légitimation, se refuse à nommer a toujours bien de la peine à se faire reconnaître.) L'histoire des idées dans le monde de la langue française, ce n'est pas une discipline académique ayant pignon sur rue avec une plaque de cuivre sur la porte, mais une sorte de *terrain vague* où on aperçoit des passants, des squatters, des occupants sans titre. François Dosse va jusqu'à dire plaisamment qu'en France, à la différence marquée des autres pays occidentaux, se dire historien des idées vous condamne à «l'indignité nationale».³

Remarque. Je me limite dans cet ouvrage à l'histoire des idées dans les deux siècles

2. On trouvera les bibliographies de référence à la fin du volume 2. Les références dans les notes à ces entrées bibliographiques apparaissent sous la forme écourtée : Auteur, *Titre court*, page.

3. Dans *L'histoire des intellectuels aujourd'hui*, sous la direction de Michel Leymarie et Jean-François Sirinelli, Paris, PUF, 2003, p. 161. La répudiation d'une histoire des idées décrétée «désincarnée» remonte à Lucien Febvre et elle est portée par toute l'école des Annales. Voir la même sorte de constatation dans Philippe Poirrier, *Les enjeux de l'histoire culturelle*. Paris, euil, 2004, p. 148.

modernes, les 19^{ème} et 20^{ème}, en remontant à l'occasion à la Révolution et aux Lumières sur lesquelles, évidemment, les livres abondent. Mais les grands historiens des idées furent et sont souvent des historiens de l'Antiquité, du Moyen âge, de la Renaissance, des Temps modernes, tels Arthur Lovejoy, Norman Cohn,⁴ Richard Popkin⁵, J. G. A. Pocock pour n'en citer que quatre parmi les plus éminents en langue anglaise. Lucien Febvre (en dépit de sa répudiation de l'histoire des idées «désincarnée»), Paul Hazard, Georges Duby,⁶ Pierre Mesnard,⁷ Irénée Marrou, Henri de Lubac,⁸ Paul Zumthor, Henri Weber⁹ figurent parmi les noms de spécialistes du lointain passé que je citerais d'abord en français.

SOMMAIRE ÉTAT DES CHOSES À L'ÉTRANGER : MONDES ANGLO-SAXON ET GERMANIQUE

Au contraire de ce qui se constate dans le monde francophone, l'histoire des idées bénéficie d'une place reconnue et d'une pleine légitimité académique dans les mondes anglo-américain et germanique. Un rapide panorama des œuvres les plus réputées, des démarches, des «écoles» et traditions va me servir d'introduction.

ARTHUR LOVEJOY, LE FONDATEUR

Arthur Oncken Lovejoy, 1873-1962, professeur à Baltimore dans les années 1910 à 1940, est le fondateur américain de la discipline¹⁰ comme il est le créateur de sa plus ancienne revue savante, le *Journal of the History of Ideas* qui paraît depuis 1940. Lovejoy avait établi dès 1923 avec quelques collègues de l'Université Johns Hopkins un *History of Ideas Club*. Dans un livre programmatique, *The Great Chain of Being: A Study of the History of an Idea* qui paraît en 1936 (et dont il est un peu désolant de constater qu'il n'a jamais été traduit en français), Arthur Lovejoy développe en une dense introduction de quelque vingt pages ce qu'il voit comme la problématique et les objets de la discipline qu'il prétend fonder.

Lovejoy souhaitait étendre la réflexion sur la production intellectuelle dans la

4. *The Pursuit of the Millenium*. Trad. *Les fanatiques de l'Apocalypse. Courants millénaristes révolutionnaires du 11^{ème} au 16^{ème} siècles*. Paris, Julliard, 1962.

5. *The Third Force in 17th-Century Thought*. Leiden, Brill, 1992. Voir aussi sous sa direction, *Millenarianism and Messianism in English Literature and Thought – 1650-1800*. Sous la direction de Richard H. Popkin. Leiden, Brill, 1988.

6. *Les trois ordres, ou l'imaginaire du féodalisme*. Paris, Gallimard, 1978.

7. *L'essor de la philosophie politique au 16e siècle*. Paris, Vrin, 1951.

8. Notamment avec *La postérité spirituelle de Joachim de Flore*. Paris, Lethielleux, 1978-1980. 2 vol.

9. *Histoire des idées et des combats d'idées aux 14e et 15e siècles de Ramon Lull à Thomas More*. Paris, Champion, 1997.

10. L'expression «histoire des idées» est attestée bien avant lui, ne serait-ce que chez Karl Mannheim. Lovejoy élabore du moins sous ce nom une problématique précise et féconde. Voir son ouvrage fondamental, *The Great Chain of Being; A Study of the History of an Idea. The William James Lectures delivered at Harvard University, 1933*. Cambridge, Harvard University Press, 1936. Voir aussi ses *Essays in the History of Ideas*. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1948.

civilisation occidentale en sortant de l'histoire de la seule philosophie, des idées confinées aux seuls «grands» philosophes et aux penseurs reconnus par la tradition – il voulait étudier des idées, des conceptions du monde et de la vie en société répandues dans toute la culture, «*ideas which attain a wider diffusion*»,¹¹ les idées «*which manifest themselves in other regions of intellectual history*», qui s'expriment en d'autres lieux que les philosophies établies, dans les sciences, les lettres, les arts, les discours juridiques, politiques etc., et qui transparaissent dans ce que les historiens français d'après guerre désigneront comme des «attitudes» collectives.¹²

Il s'agit donc avec Arthur Lovejoy d'une entreprise interdisciplinaire avant la lettre, qui prendra sans doute en considération les écoles philosophiques d'une époque donnée, mais ira aussi explorer la littérature, les beaux-arts, les représentations visuelles, aussi bien que les sciences et les savoirs canoniques, qui interrogera les croyances collectives dans leurs versions raffinée et simpliste, lettrée et plébéienne. Autrement dit, Arthur Lovejoy prétend s'emparer de la totalité d'une culture, – essentiellement la culture écrite toutefois, – en synchronie et en diachronie pour y étudier le devenir d'une «idée», les variations historiques de la réponse à une question humaine fondamentale, exprimées «*in the collective thought of large groups of persons*». (Cet oxymore intuitif de la *pensée collective* devrait faire à son tour l'objet d'une étude historique ! J'y viens au chapitre 2.)

L'histoire des idées telle que Lovejoy la conçoit, avec son immense ambition et les risques inhérents de se perdre dans le spéculatif, ainsi qu'il l'admet d'emblée, écarte l'étude restreinte des systèmes philosophiques ou théologiques du passé en tant que *systèmes*, l'étude de ces «-ismes» qui sont à son sens des formations composites, elle renonce à l'étude isolée de «grandes pensées», pour considérer, sous-jacents, des éléments plus «basiques», métamorphiques et anonymes: ce qu'il désigne comme les *Unit-Ideas*, les idées fondamentales d'une civilisation, extrapolables sous forme de propositions-axiomes qui s'inscrivent très diversement dans les arts, les écrits des lettrés, des théologiens, des juristes, des poètes comme d'aventure, sous une forme plus frustrée, dans les adages, les dictons, les conceptions mentalitaires des plèbes, idées qui migrent, se transmettent et se transforment lentement au cours des siècles. Les penseurs mineurs, les publicistes oubliés, les imageries conventionnelles sont, pour cette démarche «interdiscursive» et trans-culturelle, souvent plus intéressants à exhumer, note-t-il, que les grandes œuvres dont le souvenir nous est conservé, les tendances fondamentales d'une époque apparaissant plus clairement et plus «naïvement» chez les *minores*. Une «*Unit Idea*» est toujours interdiscursive, souvent polarisée en version savante et populaire-vulgaire. Ce n'est jamais un concept des seuls philosophes ou le fait d'un seul «champ» (le domaine juridique par exemple). Lovejoy signale que c'est cet intérêt pour des idées à la fois obsolètes et banales et pour des écrits dévalués selon les standards esthétiques et intellectuels du moment présent que ses collègues et étudiants comprenaient et acceptaient le moins volontiers.¹³ L'histoire des idées en sa version américaine a, elle aussi, essuyé d'abord

11. *The Great Chain of Being*, p. 19.

12. *Ibid.*, p. 8.

13. *Ibid.*, p. 19.

de fortes réticences du milieu académique.

La Grande Chaîne de la Vie, la *Scala naturæ*, qui fait l'objet du livre dont je parle, est une de ces «idées fondamentales», un de ces «paradigmes» informant une vision du monde, le noyau d'une sorte d'*épistémè* de longue durée soumise toutefois à des altérations subreptices, s'adaptant à des états successifs de la culture savante et vulgaire – paradigme issu de Platon et Aristote, réapparu chez les néo-platoniciens, transmis au moyen âge par Augustin d'Hippone et le pseudo Denys l'Aréopagyte, repensé et ré-étayé, altéré et ré-argumenté par les générations successives jusqu'aux temps modernes. Elle énonce ceci: l'Univers forme une Grande échelle ou une Grande chaîne composée d'un étage de barreaux ou maillons rangés en un ordre hiérarchique continu depuis les formes d'existence les plus basses et élémentaires jusqu'à *l'Ens perfectissimum*, Dieu, chaque maillon différant de celui au dessus de lui et au dessous par une différence spécifique. Ainsi, l'homme qui n'est «ni ange ni bête», qui est corps mortel et âme immortelle, est situé en un point, relativement élevé mais déterminé et immuable, de cette hiérarchie éternelle. Le paradigme de la Grande chaîne condense les idées de plénitude statique et de continuité hiérarchique d'une «vision du monde» qui persiste de Platon à l'époque moderne.

Arthur Lovejoy conjecture toutefois que l'historien des idées pourra se donner d'autres objets que l'histoire de ces «idées-base»: les présuppositions générales d'une époque par exemple, «*more or less unconscious mental habits, operating in the thought of an individual or a generation*»,¹⁴ les cadres cognitifs et les schémas «dialectiques» (argumentatifs) qui encadrent et informent en un moment donné la réflexion et la conviction des humains sur à peu près tous les sujets, ou encore le «pathos métaphysique» et la composante affective d'une forme de la pensée exprimée notamment à travers des figures et des tropes. Un autre secteur d'étude porterait sur le pouvoir historique de certains *mots*, il serait le domaine de ce qu'Arthur Lovejoy spéculait pouvoir se nommer la «*philosophical semantics*»: l'étude des mots-clés, des «mots sacrés» d'une époque ou d'un mouvement intellectuel, l'établissement de leurs significations et connotations en concurrence, les diverses «associations d'idées» que ces mots inspirent. «*It is largely because of their ambiguities that mere words are capable of this independent action as forces in history.*»¹⁵

Cette esquisse d'objets possibles d'une science à naître est vague et conjecturale, mais elle fait voir que le philosophe de Johns Hopkins percevait bien le vaste potentiel de la démarche nouvelle qu'il prônait et dont, expressément, l'histoire de la *Scala naturæ* n'illustrait qu'un des cas de figure.¹⁶

Ce qui retient l'intérêt et suscite l'admiration chez Arthur Lovejoy, c'est cette volonté, qu'il montre inhérente à l'histoire des idées, de conquête *d'une totalité*, justifiée par le fait que certains énoncés philosophiques, certaines conjectures juridiques ou savantes, certains procédés littéraires ou images poétiques récurrentes ne prennent vraiment sens que connectés

14. *Great Chain*, cité dans la rééd. Harvard UP, 2001, p. 7.

15. *Great Chain*, p. 14.

16. J'aurais pu évoquer aussi l'œuvre du collègue de Lovejoy à Baltimore, George Boas, 1891-1980.

les uns aux autres dans la topographie interactive du discours social tout entier et en devenir, sens que les études sectorielles, pratiquant une «division du travail» arbitraire, ne perçoivent nécessairement pas. L'histoire des idées prétend d'emblée dépasser l'analyse de champs et de genres discursifs déterminés – philosophique, religieux, scientifique, littéraire, politique. «*The history of ideas is therefore no subject for highly departmentalized minds*», avertissait Lovejoy.¹⁷

Cette sceptique, anti-élitiste, strictement historique histoire d'idées qui dominant en un temps, s'altèrent, se décomposent et disparaissent, idées anonymes, métamorphiques, cette histoire sans surdétermination, dépourvue de téléologie, aurait pu plaire à un Michel Foucault qui faisait profession de détester l'«histoire des idées traditionnelle» de laquelle il venait, à son sentiment, proclamer la ruine si le philosophe parisien en avait eu connaissance, – ignorance qui est celle de toute la pensée historico-philosophique française.

EN GRANDE-BRETAGNE

Un rapide tableau de la situation présente en Angleterre va me permettre de commencer à circonscrire la discipline telle qu'elle est entendue dans une culture académique géographiquement proche, mais à tous égards différente des traditions qui prévalent dans le monde francophone.

L'anglais dit «History of Ideas» aussi bien que «Intellectual History». Ce dernier syntagme ne dénote pas une histoire des (milieux) intellectuels, mais bel et bien l'histoire des idées comme telle, discipline propre, dominée en Grande Bretagne par l'histoire des idées politiques dans la mesure précisément où l'histoire politique britannique est orientée vers les «ideational explanations», vers des problématiques qui reviennent à prendre «au sérieux» et de façon déterminante les idées entretenues par les acteurs politiques.¹⁸

C'est ici l'occasion de faire état d'une première définition de la discipline – définition lisse et de «bon sens», britanniquement pragmatique, formulée par John Burrows. L'histoire des idées, définit cet historien contemporain, «*attends to the reflective communal life of human beings in the past; to their assumptions, arguments, enquiries, ruminations about the world and themselves, their past and their future and their relations to each other, and the various vocabularies and rhetorics in which they conducted these.*»¹⁹ On remarque d'emblée que pour John Burrows, histoire des idées veut dire, indissociablement, histoire des langages, des rhétoriques, des discours qui les «expriment».

La discipline peut se réclamer d'une longue tradition britannique qui remonte à

17. p. 22.

18. Richard Whatmore et Brian Young, dir. *Palgrave Advances in Intellectual History*. Houndmills, Palgrave Macmillan, 2006. Le livre compte une section «Intellectual History in Britain», PP. 25-48.

19. John Burrows, in Whitmore et Young, *Intellectual History*, p. 11. Autre définition de l'Anglais Mark Bevir dans un ouvrage de synthèse, *The Logic of the History of Ideas*, Cambridge, Cambridge UP, 1999, – définition centrée sur la notion vague et englobante de «meaning» comme objet historique propre de la discipline: «*Historians of ideas study relics from the past in order to recover historical meanings. They seek to reconstruct ideas or meanings from the past*», p. 31.

Jeremy Bentham, à John Stuart Mill, à Leslie Stephen²⁰ au 19^e siècle. John Bagnel Bury,²¹ Robin G. Collingwood²² à Oxford, Michael Oakeshott à Londres l'ont illustrée dès la première moitié du siècle passé.

Etc.

20. *History of English Thought in the 18th Century*, 1876, rééd. London, Smith, Elder, 1881. 2 vol.

21. *A History of Freedom of Thought*. London, Butterworth, 1913.

22. On a pu rapprocher l'œuvre de Robin G. Collingwood de celle de Benedetto Croce: le grand philosophe italien également place la réflexion sur l'histoire au cœur de sa philosophie de l'esprit. L'historiographie est vue par lui comme une activité théorique qui prépare à l'action.